

La Mère Geay

La Mère Geay est la patronne du Café des Sports, rue du Marchioux, à moins de 50 m. Elle ne s'appelle pas Geay, elle aussi a obéi aux « lois » internes et a hérité du nom d'anciens propriétaires, transmis de promo en promo depuis des lustres. Juste en face, se situe un café où aucun normalo ne met jamais les pieds. Traditions, coutumes, us, pratiques, rites, habitudes, usage, observance, routine... Va savoir. Mais lorsqu'il s'agit de courir acheter un paquet de cigarettes, de préférence on fumait des Gauloises bleues qu'on coupait souvent en deux, c'est chez la Mère Geay qu'on se précipite, et nulle part ailleurs.

C'est une petite femme brune, aux yeux vifs, d'une gentillesse formidable. Son café ne sera jamais appelé Café des Sports, et nous nous donnerons rendez-vous invariablement pendant cinq ans, surtout pendant les deux années de Formation Professionnelle, « chez la Mère Geay ». Et ce, même lorsqu'elle partira à la retraite pendant notre FP1, cédant le commerce à son fils, Jean-Pierre.

Là, nous passons aussi des soirées télé, en compagnie quelquefois de Jean-Marie Ruiz. Notamment pour les grands rendez-vous sportifs, tel le match de boxe Cassius Clay-Joe Frazier ou les rencontres épiques de Coupe d'Europe de foot avec l'Ajax d'Amsterdam de Johan Cruyff.

On laisse tous un jour un peu de notre vie sur une table, dans le fond d'un café. Certains piliers du bar sont des personnages dignes de figurer dans des films ou sur des tableaux de peinture. Le matin, au petit déjeuner, un bol de blanc ou un ballon de rouge avec des tartines de pain, et c'est parti pour une journée identique à celles de la veille et du lendemain...

J' la Joue est l'un d'eux. Il porte ce nom parce que, chaque fois que nous entamons ou évoquons une chanson, il s'écrie « *J' la joue, celle-là ! J' la joue !* » et se lance aussitôt dans un grand n'importe quoi soufflé et aspiré dans un harmonica sans âge, dont les lamelles n'ont pas toutes supporté les postillons avinés, les miettes de pain et les rognures de tabac.

La Boîte à Outils est tout aussi perché. Lui, prétend connaître une quantité infinie de chansons, il suffit de lui soumettre un numéro et il embraye. Ah, si Nagui et « N'oubliez pas les Paroles » avaient existé, nul doute qu'on se serait décarcassés pour l'y inscrire. Pour le fun. Parce qu'en réalité tout nombre, 6, 37, 152 ou 1024, débouche sur la même réplique : « *Ah, la 22 ! La 766 ! Ah, elle est magnifique, celle-là !* ». Et il entonne une impro, paroles et musique, en serrant dans ses bras une chaise qu'il utilise comme djembé, tout en dansant entre les tables. L'exhibition se termine inéluctablement par la proverbiale rengaine en yodel tyrolien et voix de fausset : « *La boîte à ouou... la boîte à ouou... la boîte à ouou ou ou ou tiiiiiiils !* ». Parfois, c'est en duo que se produisent J' la Joue et La Boîte à Outils. De l'art brut à l'état pur, mais nous ne le savons pas. « *Pourquoi n'y a-t-il pas d'art brut en musique comme en peinture ?* » : TU as quatre heures...

Il y a aussi un pauvre bougre sans nom, silencieux lui, caché derrière une énorme moustache garde-manger mal taillée, dont nous découvrirons assez tard qu'il dort dans les toilettes de l'école Louise Michel, contiguë à Gutenberg.

Sommes-nous trop égoïstes, pour ne pas voir cette misère étalée sous nos yeux ? Sans doute. Il faut dire cependant que nous n'y sommes pas sensibilisés. Le sigle SDF n'est pas encore apparu dans nos campagnes. Le mot chômage n'est utilisé que pour illustrer des épisodes de l'histoire. Nous n'avons pas conscience de ce que le capitalisme est déjà en train de produire, et qui prendra progressivement de l'ampleur à partir de 73-74, avec le choc pétrolier et le Giscardisme triomphant.

Devant les horreurs engendrées par ce seul et même système économique, partout sur la planète, je ne peux m'expliquer le degré d'inertie de la société que par cette métaphore archi-connue, celle de la grenouille. Plonge une grenouille dans de l'eau chaude, elle réagit illico et jaillit du récipient. Plonge-la dans le même ustensile rempli d'eau froide, puis réchauffe cette eau le plus doucement possible, au bain-marie, elle y nagera avant peu dans l'eau brûlante, comme si rien n'avait changé.

En cet automne 2021, le mouvement des Gilets Jaunes, initié en novembre 2018, persiste et signe, mais de manière quasi invisible. Il

se fond aujourd'hui dans la grogne contre les institutions, la réforme des retraites, celle de l'assurance-chômage, et un rejet du flicage qui tait son nom, partiellement lié au pass sanitaire censé préserver du covid. Grogne qui amalgame en fait tous les ressentiments à l'égard des injustices croissantes et toutes les insatisfactions, y compris écologiques. Cette colère éclabousse Emmanuel Macron et ses groupies de 2017, qui l'avaient soutenu sous influence médiatique et sans savoir au fond qui il était. Cette révolte, dans ses composantes hétéroclites et parfois contradictoires ou condamnables, contredit-elle l'image de la grenouille ou la conforte-t-elle?... Sur quoi cela débouchera-t-il?... Sur l'habituelle récupération, par les forces au pouvoir, qui miseront sur l'ordre contre le désordre, en s'appuyant sur une majorité timorée?... Ou sur une amélioration réelle de la démocratie représentative, par une citoyenneté participative revigorée?... Le niveau de réflexion politique que j'observe autour de moi à cette heure me fait plutôt pencher pour la première hypothèse.

Mais, Macron, puisque je *te tiens - oui, toi, tu ne mérites pas à mes yeux la majuscule -*, écoute ce que je vais te dire. J'ai voté pour toi, au deuxième tour, pour éliminer Marine Le Pen. Oh, je n'ai pas été surpris par tes agissements sur le plan économique, je m'y attendais. Mais je ne t'aurais pas cru capable d'un tel cynisme : jouer publiquement et sans vergogne la stratégie du duel renouvelé, en te proclamant à l'avance LE rempart de 2^e tour contre l'extrême droite, pour assurer ta réélection. Même Mitterrand, renard politique s'il en fut, ne l'avait pas revendiquée à voix haute. Et puis la forfaiture qui te fait utiliser la crise sanitaire du covid pour museler, ficher, dompter, moutonner les populations, me fait gerber. Sans compter la duperie avec laquelle tu as joué à mettre en place une convention citoyenne, à la regarder travailler... pour ensuite renvoyer ses propositions dans les cordes sans autre forme de procès. Alors, si par malheur tu réussis ton coup du 2^e tour téléguidé, cette fois, ce sera sans moi.

Lorsque Jean-Pierre « Geay » apprend la fermeture programmée de l'EN, avec le départ concomitant de notre promo, il fait ses comptes et décide prudemment de fermer son bar. Faut dire que nous y laissons des sommes considérables. Certains vont jusqu'à y dépenser 8.000 francs par an. Soit environ 700 euros par mois, en équivalent du

pouvoir d'achat 2020 (*cf. Insee*) ! Oui, de plus, TU vas me faire remarquer que la Mère Geay n'était pas le seul bar en Deux-Sèvres, d'autant qu'à cette époque chaque petit bourg en possédait au moins un, CQFD.

Jean-Pierre nous fera l'honneur de vider son bar en notre compagnie, lors d'une soirée mémorable dans la campagne saint-aubinoise, en un lieu que j'évoquerai plus tard. Le cocktail obtenu par le mélange de tous les fonds de bouteilles sera meurtrier.

*Extrait du bouquin de Didier Coupeau
« Je suis né à 15 ans » (réédition octobre 2021)*